

L'ABEILLE PAROISSIALE

REVUE MENSUELLE

Des Ouvrages de Religion, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, Etc.

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DE NOMBREUX COLLABORATEURS CATHOLIQUES

Echos et Nouvelles

MGR LAGRANGE. — Mgr Lagrange, évêque de Chartres, a été victime dernièrement, d'une congestion pulmonaire et le médecin, appelé en toute hâte près du malade, a, pendant quatre heures, désespéré de le sauver. Le danger est aujourd'hui conjuré, mais un repos absolu et de grands soins sont recommandés au prélat.

* * *

L'ABBÉ BAREILLE. — Après Mgr Ricard, voici un autre prêtre voué à l'apostolat de la plume qui disparaît. M. l'abbé Bareille était un des vétérans de la presse catholique.

Il allait avoir quarante ans lorsqu'il publia son livre *Emilia Paula*, qui ouvrit la série des romans chrétiens destinés à faire revivre le souvenir de l'Eglise primitive. Il eut moins de succès que le cardinal Wiseman avec son livre célèbre, *Fabiola*; mais il l'avait précédé et peut-être lui avait-il suggéré l'idée dont il devait tirer un si bon parti.

Puis l'abbé Bareille donnait une *Histoire de Saint Thomas d'Aquin*, une traduction des œuvres de saint Jean Chrysostôme. Après la mort de M. Daras, il continua l'*Histoire de l'Eglise* laissée inachevée. Entretiens il collaborait à plusieurs journaux et revues.

L'activité de cet écrivain était merveilleuse comme sa santé. Il est mort chanoine titulaire de la cathédrale de Toulouse, à l'âge de 83 ans.

* * *

Nous venons de recevoir la deuxième édition des *Lettres d'un Curé de Campagne*, publiées par Yves le Querdec, in-12, 88 cts. Cette œuvre, plus attrayante qu'un roman, est aussi fortement pensée que bien écrite. Elle résume l'existence d'un Curé de campagne au double point de vue religieux et social. Elle nous montre l'esprit évangélique en face de l'esprit nouveau,

l'homme de Dieu exerçant son action sur le milieu rural contemporain, attaché à la conquête des âmes, luttant contre la tiédeur religieuse, le préjugé gothique et le villageois franc-maçon.

Ce cadre où l'action se déroule est charmant; autour du personnage principal s'agite un monde curieusement observé. Pour nous résumer d'un mot : ce livre est de ceux qu'on relit.

* * *

Nous reproduisons plus loin une couple de pages d'un livre que vient d'écrire et d'imprimer le directeur des *Petites Lectures Canadiennes*, Jean des Erables, l'écrivain populaire avantageusement connu de la plupart de nos lecteurs. Titre : *Vie populaire de Napoléon Ier. LA GUERRE DE RUSSIE*. Style simple, clair, attrayant. On lit sans fatigue, on suit pas à pas le héros de cette histoire véridique à travers les steppes immenses et les sombres forêts de la Russie, pendant le long et rigoureux hiver de 1812-1813; on partage ses peines et ses privations, on se sent soulagé lorsqu'il revoit, après des épreuves inouïes, le clocher de son village natal. Inutile d'ajouter que ce nouveau livre de Jean des Erables ne laisse rien à désirer sous aucun rapport et peut être lu par tout le monde. Excellent ouvrage pour les Bibliothèques paroissiales.


* * *

LA REVUE NATIONALE. — Cette Revue est une publication magnifique, imprimée sur très-beau papier, avec illustrations artistiques, dessins inédits et originaux, etc. C'est certainement la plus belle et une des meilleures revues que nous ayons eu, au Canada, jusqu'à ce jour.

Quand nous dirons ensuite à nos lecteurs que c'est le capitaine Chartrand, autrefois de l'armée française, qui la dirige, nous sommes convaincus que son œuvre se recommandera d'elle-même.

Une livraison de 112 pages tous les mois, avec 50 illustrations.

Une année, \$3.00, payable d'avance. Un numéro, 25 cts.

 La *Revue Nationale* vient de mettre en vente son 5me numéro.

* * *

Le Mois du Précieux Sang médité, par l'abbé Carney, ancien Vic. Gén. de Névers; in-18, deuxième édition.

C'est dans le dessein d'échauffer les cœurs et d'être utile à la piété, que l'auteur a offert aux âmes chrétiennes ces Méditations sur le sang de Jésus-Christ versé pour notre salut. On ne trouvera dans cet ouvrage que des pensées tirées de l'Écriture Sainte, des conciles et des Pères de l'Église. C'est dans ces paroles qu'est la sève et la vie de l'âme : ce sont ces pensées que

Dieu bénit, et qui par conséquent relèvent les âmes abattues, les soutiennent et les conduisent au port. (Voir le catalogue.)

* * *

Manuel complet de dévotion à Sainte Anne, renfermant : 1. l'Histoire du Culte de cette grande Sainte en divers pays ; 2. Un *Mois* de Sainte Anne, avec des considérations, prières, etc., et de beaux exemples pour chaque jour ; 3. La Messe de Sainte Anne, une *Neuvaine*, le chemin de la croix et beaucoup d'autres exercices de piété. Joli volume in-32 de 500 pages. (Voir catalogue.)

Nous offrons à nos abonnés, à un prix exceptionnel, l'ouvrage populaire du chanoine Hallez, *Le Mois de Juillet*, suivi d'une Neuvaine à Sainte Anne, dont il a été fait une édition canadienne. (Voir catalogue.)

* * *

La Dévotion à Saint Antoine de Padoue et l'œuvre si belle du *Pain de Saint Antoine* prennent beaucoup de développement dans notre chère province de Québec. Plusieurs ouvrages canadiens ont déjà paru, et pour répondre aux demandes générales, nous avons cru devoir publier, sous le contrôle de prêtres dévoués, une série d'opuscules illustrés, non seulement pour propager la dévotion à l'aimable et grand Thaumaturge de Padoue et favoriser l'extension de l'assistance des Pauvres par le *Pain de Saint Antoine*, mais encore de faire connaître et de soutenir les résultats que cette Œuvre inattendue est destinée à produire, au point de vue de la régénération morale des classes souffrantes. Sont déjà en vente :

Le Pain des Pauvres, in-18 illustré ; .05

Choses Perdues et Recouvrées, in-18, illustré. .05

Devront paraître incessamment :

Vie de Saint Antoine de Padoue ;

Exercices de Dévotion à Saint Antoine de Padoue, etc., etc., pour lesquels nous enregistrons chaque jour de nombreuses commandes, à des prix spéciaux par quantité pour la propagande.

* * *

Nous avons reçu plusieurs ouvrages, images et autres articles sur la dévotion à l'*Enfant Jésus miraculeux de Prague*, honoré sous le titre de "Petit-Grand", en Allemagne et en France. Nous en ferons une mention détaillée dans notre prochain numéro.



Le Précieux Sang

(Le R. P. Faber.)

L nous est impossible d'avoir une dévotion égale pour tous les objets ; il n'y a pas assez de largeur en nous pour cela. Mais ce qu'il y a de particulier dans la dévotion au Précieux Sang, c'est qu'elle n'embarrasse pas les autres et qu'au contraire elle favorise plutôt leur développement. Elle est une variété de la dévotion à la Passion. Elle nous offre un point de vue sous lequel nous pouvons considérer chacun des mystères séparés de ce grand drame, en même temps qu'elle est un moule dans lequel nous pouvons les jeter tous pour ne plus en faire qu'un seul.

Elle est aussi une autre forme de la dévotion au Saint-Sacrement. L'adoration spéciale du Précieux Sang, lorsque nous nous tenons à genoux devant le tabernacle, est une forme de dévotion qui nous rend plus capables de comprendre les augustes réalités de ce redoutable Sacrement. Mais il n'y a pas, pour la dévotion au Précieux Sang, d'alliance plus étroite que celle qui existe entre elle et la dévotion au Sacré-Cœur.

Le Précieux Sang est la richesse du Sacré-Cœur, le Sacré-Cœur est le symbole du Précieux Sang, et non seulement son symbole, mais son palais, son foyer, sa source.

La dévotion au Précieux Sang se mêle de la façon la plus naturelle avec la dévotion à la très-sainte Vierge. Elle forme en elle-même une dévotion séparée envers notre tendre Mère, considérée comme la source du Précieux Sang, et une dévotion de la tendresse la plus ineffable, puisque c'est la dévotion à son cœur immaculé et à son sang pur et sans tache.

Telle est la dévotion au Précieux Sang. Elle est une gloire et un ornement pour l'Eglise. Elle est la vie des vivants et la soif de ceux qui sont morts en état de grâce. Elle est le Cantique des Anges. Elle a été la lumière de toutes les ténèbres de Marie, la joie de toutes ses douleurs. Elle est l'œuvre du Saint-Esprit et la dévotion de son amour. Elle a été la dévotion et la propriété particulière de Jésus lui-même. Elle est la dévotion, le choix et la complaisance du Père éternel.

PRATIQUES.

I. — C'est l'office spécial du Sang de Notre-Sauveur d'intercéder. Demandez donc les grâces dont vous avez besoin, par ce sang précieux, qui

est la force au moyen de laquelle l'homme obtient tout auprès de Dieu.

II. — Pratiquez de temps en temps quelques mortifications en l'honneur du Précieux Sang. Toutes les formes, toutes les images, toutes les associations, toutes les peintures, toutes les idées de la dévotion au Précieux Sang respirent le sacrifice.

III. — Retrempez souvent dans cette dévotion sainte les ardeurs de votre zèle pour le salut des âmes. L'amour des âmes est la grâce peut-être qui ressort de la manière la plus directe, la plus naturelle et la plus inflexible de la dévotion au Précieux Sang.

IV. — *Le Sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché.* (S. JEAN, I. 7.) Ayez donc souvent recours à l'efficacité du Précieux Sang, pour laver votre âme de ses souillures. Quand vous recevrez le Sacrement de Pénitence, pensez que l'absolution est l'effusion authentique du Précieux Sang sur la tête du pécheur repentant.

V. — Assistez à la sainte Messe comme vous auriez assisté au sacrifice de la Croix, laissant arroser votre âme du Sang adorable de la divine victime immolée sur l'autel. Il est effrayant de penser aux grâces innombrables d'expiation qui découlent journellement du Sacrifice, comme aux grâces d'union qui découlent journellement du Sacrement. C'est là le grand laboratoire dans lequel le Précieux Sang produit les saints.

VI. — Le Précieux Sang demeure tout entier, vivant et glorifié, dans les hosties consacrées au tabernacle. Allez donc souvent l'adorer au pied de l'autel. Souvent aussi enivrez-vous, par la sainte communion, *de ce vin qui fait germer les vierges.* (ZACH. IX. 17.)

VII. — Récitez souvent, pour les besoins de l'Eglise, la pieuse offrande : "Père éternel, etc." Vous ne pouvez mieux témoigner votre dévotion au Précieux Sang, que par une grande dévotion à la Sainte Eglise. L'Eglise est la création du Précieux Sang ; elle est l'institution qu'il a fondée et dans laquelle sa vertu continue à résider.

VIII. — Préparez-vous pieusement à la fête du Précieux Sang, qui se célèbre le quatrième vendredi du carême et le premier dimanche de juillet. Sanctifiez par une fervente communion chacune de ces deux fêtes.

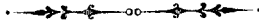
IX. — Faites un exercice particulier chacun des jours du mois de juillet, spécialement consacré à honorer le Précieux Sang.

Dévotion du mois consacré au Précieux Sang.

Indulgences partielles : 1. Sept ans et sept quarantaines, pour chaque jour du mois consacré au Précieux Sang, en quelque jour de l'année qu'il commence,

quand il se fait dans une église ou oratoire public, pourvu qu'on y assiste avec un cœur au moins contrit ; — 2. Trois cents jours, pour chaque jour, à ceux qui pratiquent en particulier cet exercice, au moyen de pieuses prières et d'actes de vertu en l'honneur du Précieux Sang.

Indulgences plénières : 1. A ceux qui ont assisté au moins dix fois au mois qui se fait dans une église ou oratoire public, pourvu que, dans le cours de ce mois ou dans l'un des sept jours suivants, ils se confessent, communient, visitent quelque église ou oratoire public, et y prient aux intentions du Souverain Pontife ; — 2. A ceux qui pratiquent en particulier cet exercice, le continuent pendant un mois, pourvu que le dernier jour de ce mois ou l'un des sept jours suivants, ils se confessent, communient, visitent et prient comme il a été dit. (Pie IX, 4 juin, 1850.)



Le Culte de Sainte Anne au Canada.



LA bonne Sainte Anne ! Où donc le Canadien ne lui a-t-il pas érigé des monuments de son amour reconnaissant ? A tous les villages presque, il donne le nom de sa chère patronne. Outre les paroisses de Ste. Anne de Beaupré, du Bout-de-Pile, du Détroit, de Varennes, du Cap Santé, c'est Ste. Anne de Restigouche, Ste. Anne de Portneuf, Ste. Anne du Saguenay, Ste. Anne des Monts, Ste. Anne de la Pocatière, Ste. Anne de Yamachiche, Ste. Anne de la Pérade, Ste. Anne des Plaines, Ste. Anne de Montréal...

Et combien de pèlerinages sous son vocable ! La cathédrale de Québec, l'église de St. Jean-Baptiste de la même ville, St. Joseph de Lévis, Ste. Marie de la Beauce, St. Gervais, St. Thomas de Montmagny, Pile aux Coudres, la Baie St. Paul, et tant d'autres, dans les diocèses de Montréal, des Trois Rivières, de St. Hyacinthe, d'Outaouais, de Rimouski.

Ce flot de dévotion à Ste. Anne a débordé avec les Canadiens jusqu'aux Etats-Unis. Mais, sans contredit, et à tous égards, le premier de tous les sanctuaires de Ste. Anne au Canada, est celui de Ste. Anne du Nord, qu'on appelle aussi Ste. Anne de Beaupré ou du Petit Cap.

L'auteur de la belle *Histoire de la Colonie française au Canada* (*) regarde comme plus probable que la première église construite au Petit Cap, est celle dont l'emplacement fut donné par l'honorable Etienne de Lesart, un des habitants, et accepté en 1658 par M. de Queylus, alors curé de l'église paroissiale de Québec. Le 23 mars de la dite année, M. de Queylus désignait M.

(*) 3 beaux volumes in-4 \$10.00 net ; \$6.00 pour nos abonnés.

Vignal pour aller bénir la place de cette église conformément aux vœux du pieux donateur ; la première pierre était posée par M. d'Aillebout, Gouverneur-Général de la Nouvelle France, et le petit édifice de bois était dédié à Ste. Anne. sans doute d'après les instructions de M. de Queylus qui avait une grande dévotion à cette Sainte, suivant en cela l'exemple de son vénérable supérieur et modèle, M. Olier, fondateur de la compagnie de St-Sulpice, lequel honorait d'un culte particulier la glorieuse Ste. Anne, l'avait prise pour son avocate, et, lors d'un pèlerinage à Auray, s'était associé à la confrérie instituée en son honneur dans ce sanctuaire déjà célèbre.

La vénérable Mère Marie de l'Incarnation, dans une lettre écrite à son fils, le 30 septembre 1665, s'exprime ainsi au sujet de ces prodiges : " A sept lieues d'ici, il y a un bourg appelé le Petit Cap, où il y a une église de Ste. Anne dans laquelle Notre Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette Sainte Mère de la Très-Sainte Vierge."

Cependant la modeste chapelle de bois était devenue trop étroite, et, comme, dans les grandes marées, les eaux du St-Laurent l'envahissaient quelquefois, en 1666 M. Fillon, alors curé de Beaupré, en fit construire une autre de pierre sur le côteau, hors de la portée des inondations. Cette deuxième subsista jusque dans l'année 1787, où on en éleva une nouvelle, celle qui a existé jusqu'aujourd'hui sur le même emplacement et qu'on remplace en ce moment par un magnifique monument qui attestera de plus en plus le pouvoir de Ste. Anne auprès de sa sainte famille au ciel, et sa prédilection constante pour la famille canadienne et son cher Beaupré.

Bientôt, à mesure que la colonie et ses besoins s'étendaient, le bras et le culte de Ste Anne s'étendaient aussi, et la citadelle bénie de Beaupré s'entoura d'une ceinture d'autres sanctuaires, comme de forts détachés et de redoutes avancées, partout où un danger semblait réclamer l'assistance plus pressante de la puissante patronne du Canada.

Au fort du Détroit, cette sentinelle avancée de la Nouvelle-France et de la Foi. c'est sous le vocable de Ste Anne que, dès 1700, s'éleva la première église.

Sur la côte de la Nouvelle-Beauce, les débordements de la rivière étaient une cause continuelle d'alarmes et d'accidents, et l'éloignement de Beaupré empêchait les habitants d'y aller acquitter leurs vœux. En 1778, Madame de la Gorgendière, veuve de l'honorable Thomas Jacques Taschereau, et son fils, Gabriel Elzéar Taschereau, obtinrent de Mgr Briand, évêque de Québec, l'autorisation d'y bâtir, sur leurs terres, une chapelle en l'honneur de Ste Anne.

Construite d'abord près de la rivière Chaudière, puis, vers 1830, sur l'éminence voisine, cette chapelle a été, dès son origine, fréquentée par de nombreux pèlerins et a reçu maintes fois des faveurs signalées.

A Varennes aussi, près de Montréal, il y a un tableau miraculeux et un

pèlerinage de Ste Anne très renommé, qui remonte au delà de 1692. En reconnaissance des merveilles extraordinaires opérées dans l'endroit par l'intercession de la Mère du Sauveur, une riche et gracieuse chapelle a été construite dans ces derniers temps près de l'église paroissiale, et chaque année, à la fête de Ste Anne, le tableau, couronné par la piété des fidèles d'un diadème d'or et de pierreries, est promené en procession solennelle à travers le village.

Mais tous ces pèlerinages ne sont que des rayons. Le foyer, c'est Beau-pré, la Ste-Anne du Nord. Les autres sont des affluents, des tributaires ; elle, c'est le grand fleuve où coulent à pleins bords les grâces, les miracles, la dévotion et le flot des pèlerins.



La Fête-Dieu.

—:0:—

L n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme : on n'y traîne pas en triomphe un bœuf-dieu, un bouc sacré ; on n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en commettant toutes sortes d'abominations, pour Venus, Flore ou Bacchus : dans nos solennités, tout est essentiellement moral. Si l'Eglise en a seulement banni les danses, c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir en apparence innocent. Le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du cœur et les mouvements égaux d'une âme que règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par exemple, la solennité païenne qu'on peut opposer à la fête où nous célébrons le nom du Seigneur ?

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles.

Le signal est donné, tout s'ébranle et la pompe commence à défilér.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être honorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance, sur deux files, une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires ; quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin, le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain ; ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant, des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres, les vases de parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du Soleil éternel et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes ; le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple.

Par intervalles, les voix et les instruments se taisent, et un silence, aussi majestueux que celui des grandes mers dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie : on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais, où va-t-il, ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillage, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants, le précèdent ; les juges, les guerriers, les potentats le suivent.

Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants, dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie. Le nouveau-né tend les bras au Jésus de la montagne, et le vieillard penché vers la tombe, se sent tout à coup délivré de ses craintes ; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

Les solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature.

La fête du Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles ; tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des morts, pour l'homme qui tombe comme les feuilles des bois,

Au printemps, l'Eglise déploie dans nos hameaux une autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son âme s'ouvrir aux influences de la religion, et sa glèbe aux rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé.

CHATFAUBRIAND.

Extrait de " Le Génie du Christianisme " fort volume in-8.

50 cts.



LES RECOMPENSES DE L'AUTRE VIE

VOICI l'objection la plus spécieuse de celles qu'on élève contre la sanction du devoir. L'idée de rémunération avilirait la morale ; elle en ferait un calcul, une spéculation, du lucre ; en supprimant le désintéressement, elle tuerait la vertu.

Qu'un idéaliste comme Kant formule un semblable reproche, je le comprends encore. Sans doute le reproche est injuste, nous le prouverons sans peine ; mais il n'a rien qui contraste avec l'ensemble du système. Mais quand j'entends les partisans de la morale évolutionniste reprocher à la morale chrétienne d'amoindrir la vertu et d'en faire un marché, ah ! je vous l'avoue, la patience m'échappe, et je ne résiste plus au besoin de rappeler ces messieurs à la pudeur. Quoi ! leur dirai je, c'est vous qui allez défendre contre l'Evangile la dignité de la conscience humaine ? Jésus a dit un jour cette parole, que jusqu'ici on avait crue fière et qui avait inspiré de sublimes actions : " Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer votre corps, mais qui après cela n'ont plus de mal à vous faire. Je vais vous montrer qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir tué le corps, peut jeter l'âme en enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là."

Sur la foi de cette parole, on avait vu des femmes, des enfants, des vierges de quinze ans braver les tyrans, résister aux proconsuls, refuser l'encens aux idoles en présence des bûchers allumés et de l'appareil des supplices. On avait pris cela pour de l'héroïsme. Erreur ! ces réfractaires de l'apostasie n'étaient que des joyeux. Ils jouaient sur la félicité, et, pour

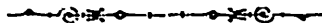
lever le titre du paradis, ils payaient la différence du martyr. Vit-on jamais plus basse conduite déguisée sous de plus honorables dehors ? Ah ! parlez-nous des modernes moralistes ! Ce ne sont pas eux qui réduiraient la vertu à de vils calculs ! Ils aiment mieux nous la montrer sortant des bas-fonds de l'animalité par une génération spontanée, comme les abeilles de Virgile naissaient de la pourriture. La tempérance, la chasteté, la justice, la pitié, le dévouement, tout cela, ce sont des appétits épurés par la sélection naturelle et par le frottement des égoïsmes. Qu'on ne nous parle plus de peines ou de récompenses. Cela nous gênerait notre idéal. Des raffinés comme nous peuvent bien cousiner avec les singes ; ils ne sauraient, sans déroger, fraterniser avec les martyrs.

Il convenait, messieurs, de flétrir en passant l'impertinente contradiction de ces hommes qui traînent le devoir dans la boue et qui nous reprochent, à nous, de le déshonorer. Mais, quoiqu'il en soit des accusateurs, que vaut l'accusation elle-même ? Est-il vrai que la sanction porte atteinte à la dignité de la morale ?

Si la sanction éternelle ressemblait de tous points, comme on le prétend, aux sanctions de la justice sociale ; si elle tendait à remplacer le sentiment du devoir par l'espoir ou la crainte ; si à l'idée d'une obligation absolue elle substituait un simple pacte : fais le bien et tu seras payé ; fais le mal et tu seras châtié ; alors, sans doute, il faudrait reconnaître que la morale subit une déchéance.

Mais non, la sanction éternelle ne se substitue pas au devoir ; elle s'y superpose. Elle vient au secours des volontés défaillantes et leur fournit un nouveau motif d'être fidèles au bien. Ah ! messieurs, ne soyons pas sévères pour ceux qui ont besoin de ce soutien ! Ils méritent tout autre chose que nos mépris. Oui, même pour sacrifier au bien suprême, encore caché et comme perdu dans l'avenir, des plaisirs immédiats qui prennent l'homme par tous ses sens ; pour s'abriter contre des châtimens futurs dont nulle expérience n'a pu nous suggérer la crainte, en embrassant librement des privations actuelles, des souffrances dont on connaît la rigueur, il faut d'autres sentimens que ceux d'une âme basse et vénale. Et n'est ce donc rien, quand on vit dans le temps, que de se fier à l'éternité ; que de livrer à l'invisible tout l'espoir de son bonheur ; que d'acheter ce trésor ignoré en vendant tout ce qu'on possède, tout ce qui faisait le prix de l'existence connue, son charme, sa douceur ? La preuve que cela est déjà noble, c'est que, quand les chrétiens redisent ce fier langage, le monde les traite d'insensés, et ils le sont, en effet ; leur folie a un nom sublime : elle s'appelle la folie de la croix. Et jamais cette folie-là ne sera la maladie des calculateurs.

Extrait des " Conférences de Notre-Dame " par Mgr. D'Hulst, 4 vols in-8 chaque vol. \$1.25



L'Hostie et les Abeilles

(LÉGENDE)



UN paysan du diocèse de Clermont, en Auvergne, avait plusieurs ruches où il entretenait un grand nombre d'abeilles. Comme elles faisaient toute sa richesse, il craignit qu'elles ne vinsent à s'enfuir, ou que la contagion ne les décimât. Il consulta donc des devins pour en apprendre un moyen de conserver ses essaims. Cette démarche était une grande faute. Peut-être cependant l'ignorance du villageois excusait en partie sa superstition. Mais il y ajouta la faute plus grave encore de mettre en pratique les conseils sacrilèges qui lui furent donés par les devins.

Ces impies, poussés, comme on sait, par l'esprit du mal, avaient l'habitude de faire servir l'Eucharistie à leurs opérations magiques. Ils prescrivirent au malheureux villageois de s'emparer d'une Hostie consacrée et de souffler dans les ruches en la tenant dans sa bouche. Ayant reçu la communion, il retint la sainte Hostie, et, de retour chez lui, il fit comme il lui avait été ordonné. Mais pendant qu'il accomplissait à la lettre cette pratique aussi sacrilège que superstitieuse, l'Hostie lui échappa de la bouche et tomba à terre.

Aussitôt, chose admirable ! les abeilles se précipitèrent à l'envi hors de la ruche ; comme poussées par un mystérieux instinct, elles s'empressent toutes vers la sainte Hostie, la soulèvent avec respect et l'emportent sur leurs ailes déployées jusque dans leur demeure, où elles la placent au milieu de leurs rayons de miel, comme au centre d'un merveilleux ostensor.

L'homme fut bien surpris de ce spectacle inattendu ; pourtant, sans se mettre davantage en peine du prodige, il s'en alla vaquer à ses travaux ordinaires. Bientôt cependant, réfléchissant à ce qu'il venait de faire, il comprit que son action était digne de châtement et qu'il n'échapperait pas à la colère de Dieu. Tout éperdu de terreur et de remords, il retourne sur ses pas, décidé à se venger sur les innocentes abeilles du crime qu'il avait commis. Il inonde la ruche pour en noyer toutes les habitantes à la fois ! Puis, l'ayant ouverte pour en extraire la cire et le miel que son âpre amour du gain entendait bien ne pas laisser perdre, il est arrêté tout-à-coup par la vue d'un petit enfant d'une beauté ravissante, étendu sur les rayons de cire et qui paraissait y dormir. Après le premier moment de stupéfaction et d'effroi, le villageois prend le petit être entre ses bras ; mais l'enfant ne

remue pas et semble mort. Alors le malheureux se détermine à le porter à l'église pour l'y enterrer à l'insu de tout le monde. Mais, pendant la route, une force invincible arrache tout à coup l'Enfant Divin de ces mains indignes, et il disparaît, sans laisser de trace, aux yeux du paysan consterné.

La vengeance du ciel ne tarda pourtant pas à punir son impiété : le pays où le sacrilège avait été commis, fut en peu de temps réduit en une immense solitude par la mort précipitée de ses habitants

Ce miracle, rapporté par Pierre le Vénérable, est arrivé non seulement de son temps, mais dans son propre pays, et ce n'est point par des bruits incertains qu'il l'avait appris, mais par l'évêque de Clermont qui en avait fait de sérieuses informations.

Extrait de "Nouvelle Corbeille de Légendes et d'Histoires" par l'abbé G. Allègre.
1 vol in-8 de 450 pages \$1.25



Rôle de la femme chrétienne

On a écrit des volumes sur le rôle de la femme chrétienne. Je ne ferai qu'effleurer ce sujet si important.

Elle est grande, elle est belle la mission de la femme vraiment chrétienne. Elle est divinement appelée à gouverner la famille qui est la seule véritable base de toute société.

C'est à la femme qu'appartient de droit naturel l'éducation première des enfants. Ici l'état n'a rien à faire aussi longtemps que cet éducateur, ce protecteur-né de l'enfance accomplit son devoir.

Mais il ne faut pas oublier que la femme doit être assujettie à l'homme d'après les paroles de l'Écriture : "Vous serez sous la puissance de votre mari et il vous dominera." (Gen. Chap. III, V. 16.) Dieu parlant ainsi à la femme ne la maudit pas, puisque c'est parmi les femmes que le Verbe doit choisir sa mère, mais il lui annonce une vie de douleurs et, pour comble de maux, il lui prédit qu'elle sera avant la régénération de l'humanité par le Christ, l'esclave, de l'homme.

C'est en effet ce qui arriva parmi les nations païennes.

Avant Jésus Christ la femme subit la dégradation la plus révoltante. Ou elle fut l'esclave de l'homme ou elle fut l'esclave du démon, perdant sa dignité en se laissant aller à une vie de fête, de luxe et d'amusement puéril.

Avant le Christianisme on ne voit nulle part la femme occuper dans la famille le rang qu'elle doit avoir aux yeux de son mari et de ses enfants.

La place de la femme chrétienne est toute marquée au foyer domestique. C'est un poste d'honneur qu'elle doit garder avec un soin jaloux ; elle n'a rien à envier aux charges, à la position de l'homme. C'est donc dans l'intérieur du ménage et non au dehors, c'est au foyer domestique et non dans ses excursions, dans les assemblées tumultueuses, qu'elle doit goûter ces joies innocentes et pures dont le principe n'est autre que le devoir chrétiennement accompli.

Dans l'Ancien Testament nous voyons que les parents de Sara, faisant leurs adieux à leur fille qu'ils viennent de donner pour épouse au jeune Tobie, l'avertissent d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de gouverner sa maison et de se conserver irrépréhensible en toutes choses. On ne saurait trop souvent donner et suivre d'aussi sages conseils.

Dans le Nouveau-Testament, saint Paul est encore plus explicite, quand il dit : " Femmes, ayez pour vos maris la même tendresse et la même soumission que l'Eglise a pour Jésus Christ. "

La femme n'est point faite pour se mêler aux débats, aux contestations, aux exercices et aux travaux qui exigent un grand déploiement d'activité, de forces physiques ou intellectuelles. Non, ce triste rôle doit être laissé à l'homme. Pour moi, je n'admire la femme que lorsqu'elle reste dans la condition où la nature, où Dieu lui-même l'a placée : à la tête de sa famille ! Jamais une jeune fille ne sera environnée d'une auréole plus pure et plus ravissante qu'au foyer chrétien, aux côtés de sa mère, auprès de son père, en compagnie de ses frères et de ses sœurs. C'est déjà une assez grande désolation de voir le mari, le jeune homme désertir chaque soir le foyer pour passer la moitié de leur vie au sein des clubs, des associations, des assemblées, dans des salles de jeu et ailleurs. S'il fallait que la femme se mit de la partie, à mon humble avis ce serait bien l'abomination de la désolation. C'est pour le coup que l'on achèverait de perdre le peu d'esprit qui nous reste, je veux dire l'esprit de famille.

A ceux qui seraient tentés de croire que je veuille par trop confiner la femme en sa demeure, que je veuille limiter sa puissance et son activité, je conseille de lire et de relire ces passages des épîtres de saint Paul :

" Que les femmes soient honnêtes, modestes et réglées dans toute leur conduite." (I. TIM. III. 2) " Je veux que les femmes se tiennent en silence et dans une entière soumission lorsqu'on les instruit." — Ici saint Paul n'entend pas la science qui a pour objet la manière de manipuler le *bicycle*, la *croasse* ou le *base ball*. — " Car je ne permets point aux femmes d'enseigner, ni de prendre autorité sur leurs maris, mais de demeurer dans le silence. Car Adam a été le premier, et Eve ensuite. Et, de plus, Adam n'a pas été séduit, mais la femme ayant été séduite est tombée dans la désobéissance.

Elles se sauveront néanmoins par les enfants qu'elles mettront au monde en procurant qu'ils demeurent dans la foi, dans la charité, dans la sainteté et dans une vie bien réglée." (I. TIM. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16.)

Or, je le demande à tout homme bien pensant, la femme qui veut absolument se faire l'émule de l'homme dans les exercices corporels, exercices qui sont naturellement au-dessus de ses forces, une telle femme pourra-t-elle s'occuper de la bonne administration de ses affaires domestiques, pourra-t-elle se consacrer en même temps au bien-être, au salut de l'âme et du corps de ses enfants? Et si elle n'est pas encore mariée, qu'a-t-elle besoin de s'occuper d'autre chose que de se préparer à la sublime mission que le Ciel lui demandera de remplir plus tard?

Sans contredit, le plus bel ornement de la femme c'est la modestie. A cet égard, saint Paul semble exiger beaucoup plus de la femme que de l'homme, puisqu'il prescrit à la femme de ne point paraître en public ou dans le temple sans être voilée. " Pour ce qui est de l'homme, écrit-il aux Corinthiens, il ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image de la gloire de Dieu, au lieu que la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme n'a point été tiré de la femme, mais la femme de l'homme. C'est pourquoi aussi la femme doit porter sur sa tête un voile pour marque de la puissance que l'homme a sur elle, et cela à cause des anges." (I. EP. COR. Chap. XI. Versets 7, 8, 9 et 10.)

Et ailleurs : " Jugez-en par vous-mêmes. Est-il bien décent à une femme de prier Dieu sans avoir un voile sur sa tête? La nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas qu'il serait honteux à un homme de laisser toujours croître ses cheveux, et qu'il est au contraire honorable à une femme de les laisser toujours croître, parce qu'ils lui ont été donnés comme un voile qui doit la couvrir. (I. COR. 13. 14. 15.)

Peut-on mieux que saint Paul recommander à la femme la modestie qui lui sied si bien? Il me semble que l'apôtre a bien défini le rôle que la femme doit remplir au sein d'une société chrétienne. Qu'aurait donc dit le grand apôtre, s'il avait vu de son temps ce qui se passe aujourd'hui, s'il avait vu, par exemple, la femme laisser là ses nombreuses occupations, pour se livrer aux exercices violents, prendre des leçons d'escrime, prendre le ton, les habits, les manières, la démarche du soldat armé de pied en cap? Que dirait saint Paul à ces femmes qui ont l'audace de se dire chrétiennes, et qui s'avilissent en prétendant s'élever à la dignité de l'homme, en abandonnant leur véritable rôle d'épouses et de vierges chrétiennes? Eût-il regardé de telles personnes comme chrétiennes ou comme païennes? La réponse est toute faite.

Enfin, le beau sexe croit-il se distinguer, quand il s'adonne à des travaux, à des exercices, à des amusements qui lui sont tout-à-fait incompatibles comme sont, par exemple, ceux de la chasse, de la natation, de l'équitation,

de la course en traîneau et sur patins ? N'est-ce pas une inqualifiable monstruosité de voir en certains pays se développer, même chez la femme du grand monde, cette manie de vouloir singer l'homme dans ce qu'il a peut-être de moins estimable, dans sa fureur pour les jeux et les clubs ? Oui, la manie des jeux et des amusements est passée à l'état voisin de la fureur et de la démence, et c'est à des jeux beaucoup trop violents pour ses forces que la pauvre nature féminine est ou se croit obligée de s'astreindre, pour pouvoir s'illustrer à ses propres yeux et surtout aux yeux des hommes. Et certains journaux vont jusqu'à appeler progrès cette tendance funeste et dangereuse de l'esprit féminin. Ils ont l'aimable complaisance de publier les noms, l'histoire et les hauts-faits des fondatrices de clubs, clubs de raquettes, clubs de patins, clubs de bicycles, clubs de pugillistes... Des colonnes entières sont consacrées à célébrer les exploits de ces héroïnes fin de siècle. On va même jusqu'à publier les portraits de femmes devenues capitaines de milice, présidentes de clubs de *base ball* ! Eh !... oui, on publie le portrait d'une femme qui a assez peu de pudeur pour revêtir devant le public des habits d'homme !...

De toutes ces singeries, délivrez nous, Seigneur !



PREMIERE COMMUNION de BERRYER

Berryer était alors paresseux avec délices, lui si laborieux plus tard, quand son travail eut un but déterminé et conforme à ses sentiments.

Aux approches de la Première Communion, il manque son examen et n'est pas admis à communier. Il en montre un tel chagrin, qu'on l'autorise à suivre pour son instruction la retraite préparatoire. Or, pendant cette retraite, le sort le désigne pour réciter à haute voix les actes de foi, de contrition et d'amour. Il commence, puis se trouble, et continue en improvisant des prières si touchantes, avec une émotion si vive et si communicative, qu'il fait pleurer ses petits camarades.

Le Directeur lui dit alors : « Mon enfant, vous ferez votre première Communion. Vous ne savez pas votre catéchisme, mais vous le comprenez, vous le sentez, et cela vaut mieux. Je pardonne à votre tête, grâce à votre cœur.

Ce petit succès d'émotion ne contenait-il pas en germe la destinée du futur orateur et le caractère de son talent ?

VICOMTESSE DE JANZÉ.

L' U R N E



ALBERTINE et Joseph, deux enfants de très-riche et très-chrétienne famille, avaient perdu leur mère : Albertine avait onze ans et se disposait à sa première Communion ; Joseph en avait huit.

Un jour — c'était le jour même de la Toussaint — la jeune fille rentrait à la maison les yeux mouillés de larmes. Joseph, accouru joyeux au-devant d'elle, lui portait ses caresses ; Albertine, quoique un peu légère encore, était si bonne pour lui ! Mais, ce jour-là, elle lui sourit à peine, répondit à peine à ses fraternelles agaceries : évidemment elle était préoccupée et triste. Aussi le pauvre enfant n'insista point ; il n'eut point le courage de suivre sa sœur, qui monta silencieusement dans sa petite chambre et s'y renferma.

Mais, le soir venu, quand la prière eut été récitée en commun, quand la famille se sépara pour le repos de la nuit, Joseph, n'y tenant plus, se précipita sanglotant sur les pas de sa sœur.

— Albertine, lui dit-il, pourquoi pleures-tu ainsi toute cette soirée ? Ne m'aimes-tu donc plus, ou t'ai-je fait quelque peine ? Oh ! si maman était là !

— Maman, interrompit Albertine avec des larmes dans la voix, maman ! Ah ! c'est elle, mon petit frère, qui cause ma tristesse ; c'est elle que je pleure... N'as-tu pas entendu ce soir, le glas funèbre des cloches annonçant la fête des Morts?... Oh ! si tu savais, mon cher Joseph ! J'avais bien pleuré notre mère, mais je me consolais en pensant que nous la reverrions au ciel... Et vois-tu, ce soir, à la réunion du catéchisme, Sœur Saint-Pierre nous a fait une peinture si pénétrante des souffrances des âmes !... Il me semblait que je voyais maman dans les flammes, que j'entendais ses cris et qu'elle m'appelait à son secours... O mon Joseph !... Si maman est en purgatoire ! Si elle brûle ! Si elle est malheureuse !... Si elle n'a pas la possession de ce bon Jésus que je vais recevoir dans quelques mois !...

Joseph s'était jeté dans les bras de sa sœur, il pleurait à chaudes larmes et répétait à grands cris :

— Albertine, oh ! il faut soulager notre mère... Maman, maman, ma pauvre mère !

— Mais j'y ai songé, reprit Albertine, et, puisque te voilà si bien disposé, je vais te confier mon secret... Tu pourras m'aider dans mon dessein.

— Oui, oui, je le veux, je veux soulager maman, s'écriait Joseph de plus en plus ému.

— Eh bien, voici mon projet... Chaque soir, tu t'en souviens, notre mère nous prenait dans ses bras et déposait, avant de nous quitter, un baiser sur notre front... Il faut lui rendre ses caresses et son amour, ses

sacrifices et son dévouement. Je vais, dès ce soir, établir sur cette petite console l'urne que tu vois là, tout près ; et tous les jours je ferai provision d'actes de piété, d'obéissance, de mortification, de vigilance sur moi-même, de saintes prières et d'indulgences ; j'offrirai le tout pour le soulagement de notre mère, et, chaque soir, je déposerai dans cette urne un petit billet portant l'indication de ces bonnes œuvres accomplies ; j'y joindrai les petites aumônes que je me propose de faire en vue de ma préparation à la première Communion... Ce sera l'*Urne des Morts* ; car je veux aussi satisfaire pour tant d'autres âmes qui me sont chères et qui souffrent peut-être en purgatoire...

— Albertine ! reprit Joseph, oh ! je veux remplir avec toi l'urne des morts... Et moi aussi je vais être bien sage... Puis je me priverai de quelques friandises pour grossir ton petit trésor.

— Merci, mon Joseph ! dit Albertine en l'embrassant... Eh bien ! commençons dès ce soir par une bonne prière... Nous nous réunirons chaque soir pour verser notre cotisation spirituelle et notre aumône. . Puis, le jour de ma première Communion venu, nous porterons ces fleurs de bonne volonté sur la tombe de maman. Et pour que son âme s'en aille au ciel au plus tard ce jour-là, je donnerai la moitié de notre trésor aux pauvres ; je ferai de l'autre moitié célébrer des messes pour sa délivrance.

— Et moi, s'écria Joseph, si je pouvais aller au ciel ce jour-là avec maman !... Oh ! le beau jour, Albertine !... Trois premières Communions à la fois !...

Les deux enfants se mirent à genoux et prièrent longtemps. Six mois après, Albertine montait joyeuse à la sainte Table. Le lendemain, elle échangeait sa robe blanche de première Communion contre un vêtement de deuil et accompagnait au cimetière le petit Joseph, mort le soir même de ce beau jour.

Extrait de la *Cinquième Corbeille de Légendes et d'Histoires* à l'usage des Directeurs de catéchisme, par l'abbé C. Allègre, in-8 de 425 pages, \$1.25.



ACHAT DE BIBLIOTHEQUES AU COMPTANT

VIEUX LIVRES ECHANGES POUR DES LIVRES NEUFS

GRANGER FRERES.

MONTREAL.

LES ENFANTS.

—o—



LES enfants, qui sont le charme de la vie, ont un privilège qu'ils ne partagent avec personne sous les cieux, celui d'être les amis de tous.

A la tête de ceux qui ont le plus aimé les enfants, et à une distance infinie d'eux, brille Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui leur donna tant de témoignages de son affection, de sa tendresse et de son dévouement. Ah ! s'il les aimait ! Il voulut partager leur âge, leurs grâces, leurs ébats, jet jusqu'aux plus puérils de leurs jeux... S'il les aimait ! Tous ceux qu'il rencontrait sur ses pas, il les bénissait, les caressait, les serrait contre son cœur. S'il les aimait ! Il les proposait comme des modèles pour le ciel, et il lançait l'anathème contre quiconque était pour eux une cause de scandale.

Mais quel est donc, dans les enfants, l'aimant divin qui leur attire ainsi toutes les sympathies, tous les sourires, toutes les bontés ? A cette question qu'il se posait ainsi à lui-même, un illustre Prélat de nos jours a répondu : " Ils sont l'espérance ! "

L'Espérance ? C'est-à-dire comme le germe qui produit la tige, la tige qui produit la fleur, la fleur qui produit le fruit.

L'Espérance ? C'est-à-dire comme la goutte d'eau d'où naît le fleuve, le fleuve d'où naît l'Océan.

L'Espérance ? C'est-à-dire l'aube qui suit l'aurore, l'aurore qui suit l'astre qui monte, celui-ci qui suit le soleil à son midi. Oui, les enfants sont l'espérance de la famille.

La famille : quel nom que celui-là ! C'est un rayon de miel pour la bouche qui le prononce, une harmonie céleste pour l'oreille qui l'entend, une jubilation divine pour l'âme qui en garde précieusement le souvenir. A ce nom, les plus ravissantes pensées se réveillent dans l'esprit, les sentiments les plus exquis dans le cœur, et dans la mémoire les plus délicieuses images.

C'est Dieu qui a fait la famille ; et c'est pour qu'elle fût impérissable, qu'il l'a remplie de tant de grâces, de tant de sourires, de tant de charmes. Aussi, vainement les passions furieuses lui ont-elles livré assaut sur assaut, pour l'exterminer du monde à tout prix. L'institution divine a subi, dans ce choc sans cesse renouvelé, les plus effrayantes brèches : mais, en dépit de ces larges et fréquentes blessures, elle est restée debout sur la terre. Qui donc l'a soutenue envers et contre tout dans le passé ? Et qui envers et contre tout aussi la soutiendra dans l'avenir ? Dieu, sans aucun doute, mais Dieu par les enfants, destinés à y combler les vides qu'y fait chaque jour le trépas. Car, sans enfants, qu'est-ce qu'un foyer ? Nous n'avons qu'à redire ce

qu'on a si gracieusement dit : " C'est un nid sans oiseaux, une ruche sans abeilles, un parterre sans fleurs, un ciel sans étoiles. " En termes directs et précis, c'est la désolation, l'agonie, la mort, le néant. Sur ce toit déjà voilé de deuil, on entend passer la voix qu'on entendait jadis passer sur les cités condamnées à mourir : " Les dieux s'en sont allés ! "

Mais pour que les enfants réalisent au sein de la famille toutes les espérances qu'elle a besoin de placer en eux, que faut-il ? Il faut, de toute rigueur, de toute nécessité, qu'ils soient élevés dans tous les principes et toutes les pratiques du christianisme pur et complet, qui est la religion catholique. En dehors d'elle, on ne peut le contester, la famille est de plus en plus atteinte dans ses conditions essentielles de vie, de prospérité, de paix et de gloire ; et tout la refoule, chaque jour davantage, vers ce qu'elle était sous l'ignoble et hideux *paganisme*. Que voyons, nous, en effet ? On dépouille le mariage, tel que l'avait fait Notre-Seigneur Jésus-Christ, du caractère religieux qui lui est essentiellement propre, pour le réduire à un acte purement humain, où l'Évangile est remplacé par un code, l'étole par une écharpe, et le Prêtre par un officier de l'état civil. On transforme l'union indissoluble et unique de l'homme et de la femme en une convention temporaire, révoicable à volonté.

Oui, telles sont les doctrines désolantes qui s'efforcent de prévaloir dans le monde, et qui tendent à ravalier l'homme au niveau de la brute, et même au-dessous de la brute.

Or, les bases sacrées de la famille une fois ainsi ébranlées, ainsi dénaturées, il est facile de voir, mais non sans horreur, ce qu'elle est condamnée elle-même à devenir. L'anarchie remplace, dans son sein, ce sage accord d'autorité et de dépendance qu'elle devait au christianisme catholique ; l'époux et l'épouse cessent d'être deux dans une même chair, pour devenir étrangers l'un à l'autre ; le père et la mère se désaffectent, se désintéressent des fruits d'une union tout arbitraire, dont ils auront peut-être à se séparer demain et pour toujours. De leur côté, les enfants, se voyant si froidement traités par ceux qui leur devaient tout l'amour de leurs cœurs, ne leur rendent que ce qu'ils en reçoivent ; mais par dessus tout et en tous, c'est la corruption, une corruption quelquefois brutale, avec tous les désordres et toutes les infamies qu'elle enfante.

Pour éloigner de la famille tous ces malheurs qui la menacent ou l'atteignent déjà, le seul moyen c'est de prémunir contre eux, par une éducation fortement chrétienne, fortement catholique, ceux qui sont destinés à la renouveler : les enfants.

Il est nécessaire, indispensable qu'ils soient initiés de bonne heure à tout ce que la foi nous apprend sur elle, sur le sacrement qui la fonde, et la sanctifie, sur les devoirs dont l'accomplissement fait son harmonie et son bonheur, comme sur les récompenses et les châtiments qui les attendent selon qu'ils les auront observés ou violés.

Il est nécessaire, indispensable, qu'à mesure qu'ils croissent en âge, ils croissent aussi dans la connaissance et l'amour de ces nobles et saintes choses, dont l'ensemble constitue la vie et l'honneur de la famille. Il est nécessaire, indispensable, qu'à côté de ces simples mais sublimes enseignements, ils en aient sous les yeux l'application quotidienne ; car, ils sont encore plus imitateurs de ce qu'ils voient, que dociles à ce qu'ils entendent.

C'est à se prix seulement, c'est à-dire au prix d'un catéchisme bien fait et bien pratiqué autour d'eux et par eux, que les enfants peuvent réaliser ce qu'ils sont : l'espérance du foyer domestique.

MGR. BILLÈRE

Extraits de " Nouvelle Corbeille de Légendes et d'Histoires " à l'usage des Directeurs de catéchisme, in-8, de 450 pages \$1.25.

—◆◆◆—

" MES CONTEMPORAINS "



PAR L. O. DAVID

—:0:—

Toute la presse du pays a fait de grands éloges de ce livre sous le rapport du fond comme de la forme et en a conseillé la lecture aux jeunes comme aux vieux. Nous croyons que Messire Nantel, Supérieur du collège de Ste-Thérèse, a dû résumer en quelques mots ce que pensent tous ceux qui ont lu ce livre et qu'il suffira de reproduire ses paroles pour engager les maisons d'éducation et le public en général à encourager une œuvre vraiment littéraire et patriotique :

Il y a quelques mois, M. L. O. David publiait sous le titre de *Mes Contemporains* un volume d'études biographiques. L'apparition d'un livre est toujours un événement dans notre petit monde littéraire : cet événement devient considérable, quand le livre est une œuvre sérieuse, originale, forte d'idées et de style, ayant avec cela la senteur du terroir laurentien et portant un nom d'auteur qui s'impose à l'attention publique comme celui de M. David. Un pareil livre enrichit notre littérature, agrandit notre domaine intellectuel et partant ajoute au patrimoine national. De plus, c'est un gage de vitalité pour le peuple qui garde ainsi, sans le laisser dépérir ni s'amoindrir, l'un des meilleurs apanages de ses ancêtres : je veux dire cet *argute loqui* des vieux Gaulois que signalait César.

M. David est bien, ici, dans son rôle de patriote : en nous donnant son livre, il sert encore la cause nationale. Il fait honneur au génie de notre

race. Il commande le respect, sinon l'estime de notre langue, lui qui manie si bien cette prose française que Louis Veillot appelait *un mâle outil, bon aux fortes mains*. En nos jours troublés par tant d'audaces, M. David est resté fidèle à la tradition du grand siècle, du siècle de nos origines ; et c'est une jouissance que de trouver dans son livre cette langue ferme et précise, ce français de vieille race qui habille la pensée plutôt qu'il ne la pare, toujours simple, vrai, modeste, j'allais dire franc et sans dol comme l'âme elle-même de l'écrivain.

Et les portraits que M. David écrit dans ce style sont vivants de ton et de couleurs : on les sent faits d'après nature et par un maître. Ce n'est pas que tous les personnages de cette galerie soient des Canadiens illustres. Plusieurs d'entre eux n'ont eu qu'une heure de célébrité. S'ils ont brillé, un instant, dans notre monde politique, ç'a été comme des météores qui passent sans laisser de trace. Pour les tirer de l'oubli où ils sont entrés, il ne fallait rien moins que le talent de M. David. Mais ce talent est si vigoureux qu'il a réussi, non-seulement à faire revivre, mais à rendre intéressantes, attachantes même, ces figures oubliées. M. David excelle à saisir une physionomie physique ou morale. Personne mieux que lui ne sait en dessiner les contours, tracer les grandes lignes, dégager les reliefs, marquer les contrastes, ménager dans le portrait l'ombre et la lumière.

Mais, je me hâte de le dire, M. David ne fait pas de l'art pour l'art. Ce n'est point le caprice ni un calcul d'amour-propre qui lui met la plume aux doigts. Ce n'est point une vaine curiosité ou une passion malsaine qu'il entend servir. Il sait mieux où sont placés le but et l'honneur des lettres. Eh ! pourquoi écrirait-il, si ce n'est pour rendre hommage à la vérité et à la justice, selon sa conscience d'honnête homme et de chrétien ?

Donc, son livre est plein de graves leçons. Il y en a pour les hommes déjà vieillis aux luttes de la vie publique. Il y en a plus encore pour les jeunes gens qui débudent dans leur carrière. Il y en a même pour nos collégiens. Je voulais, à l'adresse de ceux-ci, toucher quelques-unes des bonnes vérités qui se dégagent de ces études biographiques ; mais M. David s'est chargé lui-même de ce soin dans les dernières pages qu'il appelle les conclusions de son livre.

Goûter ces fortes et lumineuses leçons, c'est beaucoup ; mais, ce qui vaut mieux encore, c'est de s'en pénétrer comme d'une sève généreuse pour produire en leur temps des fruits de sagesse et de vertu. Voilà ce que je désire, ce que j'espère aussi pour ces jeunes têtes et jeunes cœurs.

A. NANTEL, Ptre.

(*Les Annales Térésiennes.*)

Notes sur Ingersoll.

*Traduites sur le 160me mille.**

VOICI un livre qui, pour être petit, n'en a pas moins fait son chemin. Après avoir été favorablement reçu par des centaines de mille de lecteurs anglais, il vient modestement, sous des dehors moins attrayants, demander à être admis dans nos bonnes familles canadiennes. Recevez-le à votre foyer, il vous procurera des heures de plaisir et de jouissances littéraires. Tout en faisant naturellement, sans le moindre effort, jaillir du fond de vos cœurs un rire franc et de bon aloi, il vous présentera, avec le sel d'une raillerie fine et perçante, les preuves les plus fortes et les plus solides en faveur de la religion chrétienne.

Le Père L. A. Lambert, dans ses *Notes sur Ingersoll*, s'est proposé, ce semble, un but tout particulier, mais il a su, grâce à son incontestable et merveilleux talent de critique, s'élever très-haut, et, tout en attaquant directement l'un des incroyables modernes les plus en vue, le trop fameux Ingersoll, atteindre d'un seul coup une nombreuse classe d'hommes qu'il poursuit, avec une énergie implacable, jusque dans leurs derniers retranchements.

Marchant sur les traces des Guénée et des Du Clot, qui, tout en se jouant, ont infligé à Voltaire de si sanglantes blessures, aussi admirablement doué que ses nobles devanciers, non moins préparé qu'eux par des études solides et variées, il manie, avec une dextérité et une aisance étonnantes, les armes terribles du ridicule et de la logique. Lorsqu'il mord, c'est comme l'abbé Guénée, jusqu'au sang. Après avoir lu ses réponses toutes pétillantes d'esprit et bardées de pointes de fer très-aiguës, on se demande comment la victime pourra survivre aux coups terribles qui lui ont été si vigoureusement assésés.

Ingersoll, qui s'est donné la mission peu enviable de porte-voix de l'incrédulité moderne, a ramassé les objections les plus connues et les plus saillantes, triste héritage de quelques esprits légers, et, se fiant peut-être trop à sa parole facile, imagée, brillante si l'on veut, mais incorrecte et peu

(*) Environ 300 pages in-12, prix, 25 cts. Franco, 30 cts.

précise, il est allé, de théâtre en théâtre, provoquer le rire cynique des libertins sur les sujets qui nous tiennent tant au cœur : Dieu, sa justice, la création, la conscience, la liberté humaine, la Bible... Le Père Lambert l'a suivi pas à pas et, de son œil exercé, il a vite saisi les tours de passe-passe de cet habile et séduisant prestidigitateur. Il a découvert son jeu, qui échappait à l'inexpérience de bien de ses auditeurs. L'on s'étonne aujourd'hui que le verbeux colonel ait pu avoir un pareil succès avec un bagage aussi léger et des moyens si usés, tout comme nous le sommes lorsque nous songeons aux charlatans forains qui ont su autrefois nous captiver et exciter notre admiration.

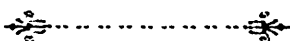
Nous n'entreprendrons pas de faire l'analyse de ce merveilleux petit livre. La chose serait impossible. L'auteur n'a eu d'autre but que de réfuter les erreurs, les mensonges, les méprises du colonel, et il l'a fait à mesure qu'il les rencontrait, avec beaucoup d'à propos et de succès.

Nous nous arrêtons ici. Tout ce que nous dirions de plus n'ajouterait absolument rien à la valeur intrinsèque et très réelle des *Notes sur Ingersoll*. Les DEUX CENT MILLE exemplaires eu à peu près qu'ont été rapidement écoulés aux Etats-Unis ; l'impression qui en a été reproduite à Toronto, en Angleterre et dans les Galles du Sud ; les éloges flatteurs qui sont parvenus à l'auteur des points les plus reculés du globe, de l'Australie, des Indes anglaises, de la Chine et du Japon ; le succès inouï qu'il a obtenu, avec un livre religieux, de l'aveu du cardinal Gibbons lui-même, n'a eu, de ce côté de l'Océan, autant de lecteurs, nous donnent une idée assez haute de son mérite.

Allez donc, petit livre, porté sur les ailes légères de la renommée, et si nous ne vous avons pas trop déparé — *traduttore proditore* — en vous revêtant d'un costume français, nous vous prédisons une marche rapide et triomphante, et un peu partout, depuis les verdoyantes prairies du Manitoba jusqu'aux rives enchantées du majestueux Saint-Laurent et par delà même la vaste étendue de l'Océan, l'accueil le plus sympathique et le plus bienveillant.

A. SAUREL, PTFE..

Traducteur de *La Foi de nos Pères*.



VIENT DE PARAITRE

Le Code Catholique

2me EDITION

ou Commentaire du Catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa, par M. l'abbé DAVID GOSSELIN, T. B., curé du Cap-Santé et directeur de la *Semaine Religieuse de Québec*. 1 volume 6¹/₂ x 4 de 710 pages. Prix. broché. 0 50

LA GUERRE DE RUSSIE

AVENTURES d'un SOLDAT de la GRANDE ARMÉE

Par JEAN DES ERABLES.

APRÈS avoir dit comment il fit la connaissance de plusieurs Vieux de la Vieille qui lui racontèrent leurs aventures, l'auteur continue dans son introduction :

“ Je recueillis ainsi beaucoup de documents qui feraient la joie de plus d'un historien. Pendant plusieurs années, j'ai été l'ami et le confident de tous les vieux soldats que j'eus la bonne fortune de rencontrer. Ces braves guerriers se montraient heureux de trouver en moi un auditeur attentif et respectueux et un éclair d'orgueil brillait parfois dans leurs yeux, quand ils me voyaient mettre sur le papier tout ce qu'ils me racontaient.

Puis, avec l'âge sont venus les soucis, les tracas de toute espèce, et mes notes ont dormi dans les cartons jusqu'au moment où le grand-père de ma femme, alors âgé de quatre vingt quatorze ans, mais jouissant encore de toutes ses facultés intellectuelles, me pria d'aller passer quelques jours dans sa paisible retraite.

Le cher homme sentait que son heure dernière allait sonner. On me dira qu'à son âge cela était tout naturel. Peut être bien; mais il paraît que les vieillards ne raisonnent pas ainsi. Une année avant sa mort, grand père plantait encore des arbres et il faisait des projets comme un homme qui se croit à peine au milieu de sa carrière.

— Je répondis à cet appel avec le plus grand empressement. J'aimais beaucoup le brave homme, et puis, je lui connaissais certain carnet de voyage, plein de dates et de noms, dont les premiers feuillets avaient été remplis pendant la Révolution et les derniers après Waterloo... A force d'instances et de cajoleries, j'obtiendrais bien l'autorisation, sinon d'emporter, du moins de lire ce précieux recueil.

Grand père était déjà soldat, quand on parlait à peine de Napoléon. Il fut témoin, en Egypte, de l'arrestation et du supplice du meurtrier de Kleber.

Après la chute de Bonaparte, il alla s'établir aux environs d'Anvers, tout près de son village natal ; et, vrai soldat-laboureur, il cultiva la terre, éleva chrétiennement sa nombreuse famille, se prépara sans crainte à la mort et s'éteignit tout doucement, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, les bénissant tous et les exhortant à servir fidèlement Dieu et la patrie.

Jamais je n'oublierai cette scène. M. le Curé venait de quitter la maison ; il avait administré au mourant les secours de la Religion et il était parti après avoir prié son vieil ami de penser à lui, là-haut, dans l'autre patrie.

Le vieux soldat continua à s'entretenir avec nous pendant quelques instants encore, souriant aux plus jeunes et les caressant de sa main tremblante que le froid de la mort commençait à raidir. Puis, sa voix devint plus faible et son regard plus vague. Tout-à-coup, s'appuyant des deux mains sur les bras de son fauteuil, il voulut se lever, mais ses forces le trahirent. " Vive l'Empereur ! " s'écria-t il. Ce furent ses dernières paroles.

Napoléon a immolé des milliers et des milliers de soldats sur les champs de bataille où son ambition insatiable conduisit ses armées sans cesse renouvelées. Le plus souvent il ne donnait aux vaillants guerriers qu'il entraînait à sa suite, pour prix d'une bravoure héroïque et d'une constance à toute épreuve, que privations et souffrances. Et cependant ses soldats l'aimaient. C'est qu'il trouvait, dans les moments les plus critiques, de ces mots qui électrisent les masses et arrêtent le mécontentement prêt à éclater. Plusieurs de ses proclamations sont de véritables chefs-d'œuvre.

Je disais donc que grand-père m'appela auprès de lui quelques jours avant sa mort. Il m'avait nommé son exécuteur testamentaire, et, pour me payer de mes peines, il me remit son carnet de voyage et ses papiers.

Et ces notes ne sont pas sans valeur. Plus d'un brillant équipage s'est arrêté devant la porte du soldat-laboureur ; plus d'un grand écrivain a écouté pendant des heures et des heures les récits du vieux guerrier, et j'ai trouvé parmi ses papiers plus d'une lettre que je n'échangerais pas contre un billet de banque. Je ne citerai que deux noms illustres : Thiers, l'auteur de l'Histoire du Consulat et de l'Empire et le vaillant Lamoricière ont profité de l'hospitalité humble mais cordiale que grand-père offrait à tous ceux qui venaient lui parler du passé.

Chers Lecteurs et Lectrices, j'écris pour vous amuser et non pour vous instruire, ou plutôt, je vais laisser la parole au grand-père, qui n'aimait pas les expressions savantes. Pour compléter mon récit, je profiterai de mes entretiens avec les vaillants compagnons d'armes de Napoléon qui ont bien voulu me prendre pour confident. Je puiserai aussi, pour les détails purement historiques, du chapitre suivant surtout, dans les œuvres du Comte de Ségur, d'Alfred Assolant, de Capefigue et d'autres écrivains. Je ne cherche pas à me faire un nom, je n'ai nullement la prétention de passer pour un savant. Si vous rencontrez dans mon récit quelques pages bien écrites, je vous autorise à dire qu'elles ne sont pas de moi. Tout ce que je vous demande, c'est de tenir compte de ma bonne volonté

Et maintenant, en route pour le pays des Cosaques !... Ceux et celles qui ont peur des engelures, sont priés de ne pas nous accompagner. "

Cet ouvrage, de 112 pages in-8, est orné de plusieurs beaux dessins par J. B. Lagacé. Prix 25cts franco.

Notes Liturgiques.

I. TEMPS DE LA TRINITÉ. — Le Temps de la Trinité est la période qui s'étend depuis le dimanche de la Trinité jusqu'au premier dimanche de l'Avent, et embrasse tous les dimanches après la Pentecôte.

C'est la dernière période de l'année liturgique. A partir de ce moment, dit Dom Guéranger, la série successive des mystères est complète, et le cycle mobile de la sainte Liturgie est arrivé à son terme.

Nous avons traversé d'abord, au Temps de l'Avent, les quatre semaines qui représentaient les quatre millénaires employés par le genre humain à implorer du Père l'envoi de son Fils.

Puis, l'Emmanuel est descendu. Nous nous sommes associés tour à tour aux joies de sa Naissance, aux douleurs de sa Passion, à la gloire de sa Résurrection, au triomphe de son Ascension.

Enfin, nous avons vu descendre sur nous l'Esprit divin, et nous savons qu'il restera avec nous jusqu'à la fin des siècles.

L'Eglise est formée, elle a maintenant son œuvre à accomplir depuis le jour de sa formation jusqu'au jugement dernier qui se fera à la fin des temps. C'est cette œuvre que nous représente cette dernière période liturgique, qui se compose de la série des dimanches que l'on compte de la Pentecôte à l'Avent.

Le nombre des dimanches après la Pentecôte varie depuis vingt-quatre jusqu'à vingt-huit, selon le temps où Pâques arrive.

II. *Ce que l'Eglise se propose dans les dimanches après la Pentecôte.* — Dans les dimanches après la Pentecôte, l'Eglise nous fait connaître les devoirs que nous avons à remplir pour nous sanctifier pendant le temps que dure notre pèlerinage sur la terre.

Notre Seigneur est monté au ciel. Il nous a envoyé le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte pour nous donner l'intelligence des vérités qu'il nous a enseignées et la force de les pratiquer. Durand de Mende fait observer que, comme nous avons des ennemis à vaincre avant d'arriver au terme de notre pèlerinage ici-bas, savoir : la chair, le monde et le démon, nous lisons pour ce motif à l'office du matin des extraits des livres des Rois où il s'agit des victoires que le peuple de Dieu a remportées sur les Philistins. Cette lecture dure jusqu'au dernier dimanche d'août. A la messe des dimanches qui se présentent pendant cette période, l'Eglise nous indique les vertus que nous devons pratiquer pour rendre nos efforts triomphants.

III. *Objet général de la Messe dans les six premiers dimanches après la Pentecôte.* — A la Messe, dans les trois premiers dimanches après la Pentecôte, l'Eglise nous engage à pratiquer la charité en nous mettant sous les yeux la miséricorde de Dieu, sa bonté pour nous et sa sollicitude paternelle pour la brebis égarée.

Les idées et les sentiments exprimés dans ces trois dimanches, sont d'ailleurs parfaitement d'accord avec les fêtes qu'on y célèbre. Le Dieu en trois personnes que nous honorons dans la fête de la Sainte-Trinité, est le Dieu miséricordieux qui fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchants, et ce qui unit les trois personnes entre elles, c'est l'amour. Le jour de la Fête-Dieu, la parabole du festin trouve son application toute naturelle. Car ce festin c'est le banquet eucharistique qu'un trop grand nombre dédaignent, et auquel Jésus-Christ invite tous les hommes et surtout les déshérités de la fortune et de la société, qu'il veut traiter avec d'autant plus de générosité que leur sort paraît plus dur.

Enfin, dans la fête du Sacré-Cœur, c'est là qu'on comprend cet amour de Jésus pour les pécheurs, qui le porte à tout sacrifier pour ramener sur ses épaules la brebis égarée. C'est dans ce cœur aimant, dans ce foyer de charité que nous devons tous chercher un refuge.

Dans la messe du quatrième dimanche après la Pentecôte, l'Eglise nous apprend que nous sommes faits pour la vie éternelle, mais que nous ne pouvons y arriver que par la grâce.

La Messe du cinquième dimanche se rapporte à la prière, et nous en fait connaître les conditions pour qu'elle soit exaucée.

Le sixième dimanche après la Pentecôte, l'Eglise nous rappelle que par le Baptême nous sommes morts au monde et au péché, que nous avons pris l'engagement de mener une vie nouvelle et que pour cela nous devons nourrir nos âmes du pain des anges qui se multiplie sans cesse sur nos autels.

Il y a déjà quelque temps que les fêtes sont passées. Nous nous sommes approchés de la Sainte Table pendant ces grands jours, mais il ne faut pas que nous négligions la grâce que nous y avons reçue.

Pendant le Carême, la veille de la communion pascale, l'Eglise nous a fait lire l'Evangile de la multiplication des cinq pains, pour nous rappeler que nous devons bientôt nous nourrir du pain des anges. Ici elle nous met sous les yeux le même prodige accompli dans le même but avec quelques circonstances différentes; c'est la multiplication des sept pains.

IV. *Fêtes qui se présentent durant les six premières semaines de la Trinité.* — A. *La Fête du Saint-Sacrement.* — C'est la fête de Notre Seigneur présent au Saint-Sacrement de l'autel. On lui donne vulgairement le nom de *Fête-Dieu*.

Elle est aussi appelée la fête du Corps du Christ: *Festum Corporis Christi*, la Solennité du Corps du Christ. Dans quelques rites particuliers elle était distinguée sous les noms de Solennité de la très-sainte Eucharistie, Solennité de l'Eucharistie du Christ, ou Fête de la consécration du Corps de Jésus-Christ. On la nomme aussi simplement *Corpus Christi*, *Corpus Domini*, le Corps de Jésus-Christ, le Corps du Seigneur.

B. *La Nativité de S. Jean-Baptiste.* — L'Eglise honore les autres saints le jour de leur mort, mais elle fait la fête de la naissance de saint Jean-Baptiste, parce que le précurseur du Sauveur fut sanctifié dès le sein de sa mère, et que Dieu voulut lui-même illustrer sa naissance par une foule de prodiges.

Le Précurseur avait été annoncé spécialement par Isaïe, qui l'avait appelé la Voix de celui qui crie dans le désert.

Il devait clore la série de ces messagers inspirés, de ces prophètes que la Providence avait envoyés aux différentes époques de l'histoire pour annoncer l'arrivée du Fils de Dieu. Il devait en même temps être le premier Apôtre de la loi nouvelle, et servir de transition entre les deux Testaments, en fermant l'un et en ouvrant l'autre, ce qui a fait dire à Notre-Seigneur qu'il était plus qu'un prophète, et qu'entre tous les enfants des hommes il n'y en avait pas de plus grand que Jean-Baptiste.

La grandeur de sa mission fit que Dieu voulut entourer sa naissance de toutes sortes de prodiges. Sa mère qui était stérile ne le conçut qu'en vertu d'un miracle. Son père perdit l'usage de la parole, et ne le recouvra que pour faire connaître le nom que l'on devait donner à cet enfant. L'enfant fut sanctifié dès le sein de sa mère par la grâce du Sauveur. Aussitôt qu'il fut au monde, Zacharie prédit, dans un sublime cantique, l'avenir de cet enfant de bénédiction.

C'est pour perpétuer le souvenir de tous ces faits merveilleux consignés dans l'Evangile que l'Eglise a établi cette belle fête.

C. *Fête de saint Pierre et de saint Paul.* — On fait la fête de ces deux Apôtres le même jour, parce qu'ils ont souffert tous les deux le martyre à Rome le même jour et la même année pendant la persécution de Néron.

L'empereur Néron ayant lancé le premier édit de persécution contre les chrétiens, saint Pierre et saint Paul furent arrêtés à Rome et enfermés dans la prison Mamertine. C'est de là qu'on les fit sortir pour être conduits au lieu de leur supplice. Avant d'être exécutés, on les battit de verges, et l'on montre encore à Rome les colonnes auxquelles on les attachait. Saint Pierre fut crucifié, la tête en bas, sur le mont Janicule. Saint Paul, en sa qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée. Il subit son supplice dans un lieu actuellement désert, appelé Saint-Paul-les-Trois-Fontaines, où s'élève une modeste église en mémoire de ce grand événement.

D. *Fête du Précieux-Sang.* — Cette fête a été instituée pour nous faire

honorer les mérites du Sang que Notre-Seigneur a réparé pour la rémission de nos péchés.

C'est une Liturgie de la Passion. Nous avons déjà rencontré cette fête le vendredi de la quatrième semaine du Carême. La messe que nous disons le premier dimanche de juillet est absolument la même. Dans le mois précédent, l'Eglise nous a fait adorer le Cœur sacré de Jésus et nous l'a montré plongé dans les douleurs les plus vives ; le premier dimanche de juillet, elle veut que nous vénérions son précieux Sang, et que dans cette solennité nous le considérions comme le prix de notre salut.

E. Fête du Sacré-Cœur. — La fête du Sacré-Cœur a pour objet d'honorer la personne de Jésus-Christ considéré dans son Cœur sacré qui a été le foyer de l'immense amour dont il a été embrasé pour les hommes.

Si nous faisons la fête du Précieux Sang et des Cinq Plaies, c'est Jésus-Christ que nous honorons dans le mystère de sa Passion, représenté par le sang qu'il a versé sur le Calvaire, ou par les plaies qui ont couvert son corps dans le supplice de la croix. Le corps de Jésus-Christ étant uni si intimement avec le Verbe que les deux natures, la nature divine et la nature humaine, ne font qu'une seule personne, il s'ensuit que tout ce qui est en lui est digne d'adoration. Son Cœur par conséquent peut et doit être adoré, et c'est pour ce motif que l'Eglise a institué une fête qui a précisément pour objet de nous faire adorer le Cœur du Sauveur, hypostatiquement uni au Verbe.



La Dévotion

— A —

Saint Antoine de Padoue

Nous allons publier une série d'opuscules destinés à faire connaître et à propager la dévotion à Saint Antoine de Padoue. Le premier a déjà paru ; il traite spécialement de l'Œuvre du PAIN DES PAUVRES. Il fait connaître l'origine de cette œuvre éminemment charitable et nous donne plusieurs lettres très édifiantes de Melle Louise Bouffier, la pieuse zélatrice de la dévotion à Saint Antoine.

Voici une de ces lettres :

Toulon, 24 septembre 1893.

MON RÉVÉREND PÈRE.

Après deux longs mois de cruelle souffrance, l'amie que nous pleurons s'est envolée vers Dieu.

Je ne croyais pas qu'après avoir tant pleuré ma mère, j'eusse encore tant de larmes à verser.

C'est le 2 juillet, fête où l'Eglise aime à nous rappeler la charité de notre douce et tendre Mère du ciel pour le prochain, que Dieu est venu nous demander ce sacrifice. Nul jour ne pouvait être mieux choisi ; n'avait-elle pas consumé ses forces et sa vie à soulager le pauvre et à s'oublier elle-même ?

Elle nous a dit adieu, calme et souriante, comme ceux qui ont achevé leur tâche, nous assurant qu'elle userait de tout son pouvoir auprès de Dieu pour tous ceux qu'elle aimait et en particulier pour ses bons vieillards et ses chers orphelins, c'est-à-dire, pour notre chère et bien-aimée petite œuvre du Pain des Pauvres.

Un seul trait de sa vie, mon Révérend Père, suffira pour vous donner une idée de la grandeur et de la sainteté de cette âme. Se voyant près de mourir, elle m'appelle et me dit doucement : " Chère amie, les escaliers de notre maison sont bien étroits, et mon cercueil donnera beaucoup de peine à descendre ; n'oubliez pas, je vous prie, de donner par avance des étrennes aux porteurs qui viendront me chercher, afin qu'ils ne blasphèment point le saint nom du bon Dieu en me descendant..."

Chère et tendre amie ! Elle avait tant horreur du péché, qu'elle réfléchissait même pendant sa douloureuse maladie à celui qu'elle pourrait empêcher après sa mort.

Oh ! mon Révérend Père, qu'il est doux et consolant, le souvenir du juste ! Néanmoins, je recommande cette chère et tendre amie à vos ferventes prières ; il faut être si pur pour aller droit au ciel !

Il vous tarde, je le sais, mon Révérend Père, d'avoir des nouvelles de notre chère petite œuvre du pain de saint Antoine... Remercions mille fois le Seigneur ; notre chère petite œuvre est bien, comme vous l'avez appelée vous-même, " le grain de sénévé devenu un grand arbre. " Elle plonge ses racines, elle étend ses verts rameaux, et bientôt, bientôt sa fécondité étonnera le monde, oui elle étonnera le monde, car, bientôt, par cette petite œuvre du pain des pauvres, la charité sera universelle.

La correspondance, mon Révérend Père, prend des proportions extraordinaires ; nous avons reçu ce dernier mois plus de 600 lettres, et ces lettres sont toutes embaumées d'humilité, de charité, de reconnaissance ; on ne peut les lire sans pleurer.

Les offrandes pour les miracles obtenus augmentent sans cesse. En voici la preuve : il a été offert à notre aimable Saint, en mai, 2184 fr. en juin, 3230 fr., en juillet, 3650 fr. et en août 4135 fr. Merveille ! Merveille !

Je suis allée, ces temps derniers, visiter plusieurs de nos orphelinats et j'ai été touchée, mon Révérend Père, de l'amour et de la reconnaissance que l'on a pour notre bien-aimé Saint. Chapelles, dortoirs, réfectoires, salles de travail, partout j'ai vu son image ou sa statue en grand honneur, partout on chante avec entrain votre beau cantique : " Grand saint Antoine, à toi notre amour. " Partout on prie comme des anges.

Les adresses des lettres sont de plus en plus joyeuses : " Au pain des pauvres, à Toulon. — A saint Antoine, l'ami des pauvres. — A saint Antoine de la Boutique. — A la Statue de saint Antoine. — A la Demoiselle d'honneur de saint Antoine, etc., etc. "

Rendons hommage aux employés de la poste qui, bien gracieusement, malgré l'adresse incomplète, m'envoient exactement toutes les lettres.

Je vais essayer, mon Révérend Père, de glaner quelques épis dans le vaste champ de nos merveilles : il est si doux de raconter les inépuisables tendresses de Dieu pour ses enfants !

Ces jours derniers, arrive tout en larmes une dame. " Depuis plus de vingt-cinq ans, dit-elle, je priaïis, mais en vain, pour la conversion de ma sœur... Je gémissais et je pleurais ; mes supplications, toutes mes larmes, la laissaient insensible, et voilà que le petit opuscule " Grandes gloires de saint Antoine de Padoue " me tombe sous la main ; je promets instantanément du pain à cet aimable Saint, et, quelques jours après, ma bien chère sœur m'annonçait qu'elle désirait revenir à Dieu, se confesser et communier pour la belle fête du 15 août, ce qu'elle a fait avec une piété admirable. "

Une pauvre femme de Savoie ne pouvait rentrer en possession d'une somme de dix mille francs qui lui était due ; elle n'avait aucun titre ; elle fait une neuvaine à saint Antoine, lui promet du pain pour ses pauvres, et les dix mille francs lui sont rendus.

Ces jours derniers, un commandant de notre belle marine française se préparait à partir pour les colonies ; il aurait désiré s'embarquer sur l'escadre de la Méditerranée, mais tous les postes sont pris, et par conséquent plus d'espoir. Sa bonne et très pieuse mère lui dit : " Mon fils, promets du pain à saint Antoine de Padoue, tu verras qu'il fera quelque chose en ta faveur, " et le commandant de répondre : " Bien volontiers, mère, je promets 50 francs pour ses pauvres. " Peu de jours après lui arrive un pli du ministre qui lui annonce qu'on arme un nouveau vaisseau pour l'escadre et qu'il est choisi pour en être le commandant.

Gloire à saint Antoine de Padoue ! Sa protection, cette année, a surtout brillé dans les examens : aussi tous les pensionnats chantent-ils ses gloires.

Dix-sept élèves de nos écoles sont venus ensemble implorer le Saint, lui faisant promesse de pain ; tous ont été reçus.

Que de traits ravissants à vous raconter encore !...

A Dieu, mon Révérend Père, toujours à Dieu. Oh ! qu'il est bon !... Ah ! faites connaître et aimer partout notre bien-aimé Saint et priez pour moi si occupée ! Vous savez que je dois gagner mon pain de chaque jour, et, je vous le dis à l'oreille, je n'ai pas mis cent francs de côté pour ma vieillesse. Mais les Petites Sœurs des Pauvres sont là. Oh ! quel bonheur de mourir pauvre au milieu des pauvres de Jésus !

La trop indigne servante de saint Antoine.

LOUISE BOUFFIER

—:O:—

VIENT DE PARAITRE

Jeanne Jugan et les Petites Sœurs des Pauvres

Par l'auteur d'une FEMME APÔTRE

avec une introduction par M. Léon Aubineau,

Deuxième Edition, in-12, 394 pages avec portrait o 63

Ouvrages Recommandés

- Carney l'Abbé.** Le mois du Précieux Sang médité, in-18 2ème édition. .20
- Chaque Méditation est composée 1. d'un chapitre doctrinal divisé en deux points; 2 d'un colloque ou l'âme s'applique la doctrine qui a été exposée, où elle s'humilie à ses yeux et devant Dieu; 3. d'un exemple ou histoire qui montre en action la doctrine; 4. d'une prière ou oraison jaculatoire pour conserver la mémoire de ce qu'on a lu et s'élever vers Dieu.
- Faber F. W.** Le précieux Sang ou le prix de notre salut 3e édition, in-12. .88
- Divers Traités** sur le culte et la dévotion du Très-Précieux Sang de N. S. Jésus-Christ, suivis du mois du Précieux Sang; in-16. .25
- Bessonies G. Abbé.** Manuel des serviteurs de sainte Anne, comprenant: l'histoire du culte de Ste Anne, un mois de méditations suivies de traits édifiants, prières, cantiques, etc, in-18. .38
- Bouland L. A. l'Abbé.** Manuel de dévotion à sainte Anne. Sa vie, son culte et ses miracles en France et au Canada; in-18 relié. .30
- Gosselin D. Abbé.** Manuel du pèlerin à la Bonne Sainte-Anne de Beaupré; in-32 relié. .20
- Le même avec cantiques notés. .25
- Mermillod L. R. P.** Le culte et le patronage de Sainte-Anne, mère très-glorieuse de Marie Immaculée; in-12 400 pages. .75
- Saintrain R. P.** Manuel complet de dévotion à Sainte Anne, renfermant: 1. l'histoire du culte de cette grande sainte en divers pays; 2. un Mois avec exemples, 3. une Neuvaine et des exercices pieux; in-32. .25
- Le Mois de Juillet consacré à Sainte Anne suivi d'une Neuvaine à Sainte Anne, des prières de la messe, etc. in-32 .15
- Le même ouvrage, relié. .25
- Manuel de Sainte Anne.** Règlement et prières à l'usage des Dames de la congrégation de Sainte-Anne, in-32 relié. .25
- At, R. P.** Histoire de S. Antoine de Padoue d'après les sources hagiographiques des XIIIe, XIVe et XVe siècles; in-8, 470 pages. 1.50
- Delamarre E. Abbé.** La dévotion à Saint Antoine de Padoue; in-18, 2e édition. .15
- La première édition s'est écoulée en quelques mois. C'est un opuscule remarquable par la doctrine et la piété en même temps que par le style.
- Jouve Etienne.** L'arrière-boutique de Saint Antoine à Toulon et *Le pain des Pauvres*. — Récit d'un témoin; in 12, 3e édition. .88
- Ricard Ant. Mgr.** Saint Antoine de Padoue, le grand thaumaturge de l'heure présente. — Les objets perdus. — Le pain des pauvres; 3e édition, revue et complétée. Précédée d'une lettre de Son Em le Cardinal Rampolla; in-12. .88
- Bainon Jules. R. P.** Consolations eucharistiques et conditions pour les goûter; in-18, 500 pages. .63
- Bernardin de Villegas S. J.** Entretiens affectueux de l'âme avec Dieu; in-64 avec encadrement rouge. .38
- Bourdon Mad.** Le mois eucharistique, manuel pieux des âmes qui pratiquent la fréquente communion. Edition revue par Mgr Ozanam; in-18. .38
- Huguet R. P.** Elévations sur l'Eucharistie ou Manuel des associés de l'adoration perpétuelle et de l'Adoration Nocturne, avec des exercices pour la messe, la communion et la visite au Saint-Sacrement; in-18. .40
- Mathieu Joseph.** La journée Eucharistique ou recueil de méditations et de prières pour la communion, la visite au Saint Sacrement et l'adoration perpétuelle; in-32. .38
- Pagani J. B. Abbé.** L'âme dévote à la sainte Eucharistie; in-32. .33
- Ricard Chan.** Sujets de méditations pour l'adoration perpétuelle, de Mgr de La Bouillierie, développés avec l'autorisation et l'approbation de sa Grandeur, 5e édition in-18, relié. .75
- Semaut l'Abbé.** La présence réelle ou l'Hostie sainte révélée à notre foi; in-32 relié tranche rouge. .50
- Vaubert P. S. J.** Le saint exercice de la présence de Dieu; in-32. .10
- Adoration perpétuelle** du Très Saint Sacrement à l'usage des fidèles par le chan. Suchet; in-32. .50